

comptant sur la mort du marquis, sur la mienne, car vous saviez que je ne lui aurais pas survécu, vous croyiez déjà que cette fortune était dans vos mains. Aujourd'hui tous vos calculs sont détruits, toutes vos espérances sont anéanties. Les millions vous échappent. De vos machinations infâmes, que reste-t-il ? Regardez ma mère, regardez... Que reste-t-il ? Le crime !

Le visage de la jeune femme avait pris une expression terrible, son regard était fulgurant.

Madame de Perny laissa échapper un sourd gémissement. Puis elle se redressa et fit un pas vers sa fille comme pour l'implorer. Mais elle se rejeta brusquement en arrière sous le regard flamboyant de la marquise. Elle poussa un cri de terreur ; et sans avoir prononcé un seul mot, frémissante, affolée, elle s'élança hors de la chambre.

La marquise se laissa tomber sur un siège.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, si je suis trop dure pour ma mère, pardonnez-moi !

III

En rentrant chez elle, madame de Perny tomba dans une violente attaque de nerfs.

On avertit Sosthène, qui accourut près d'elle.

On dut se passer du secours du docteur Gendron. Il était sorti dès le matin avec le marquis pour faire une excursion dans les environs de Coulange.

Pendant près d'une heure madame de Perny fut en proie à d'affreuses convulsions. Enfin, elle parvint à se calmer. Son premier soin fut de renvoyer sa femme de chambre, afin de se trouver seule avec son fils.

— Comment vous trouvez-vous maintenant, lui demanda Sosthène.

— Mieux. Ce ne sera rien. C'est le contre-coup d'une grande émotion.

— Que vous est-il donc arrivé ?

— J'ai eu avec Mathilde une scène épouvantable.

— A propos de quoi ?

— Je ne te répéterai pas ce qu'elle m'a dit, des injures, des choses horribles !

— Quoi, Mathilde a osé...

— Elle est devenue une véritable tigresse.

— Mais ce n'est pas croyable, ma mère.

— Ta sœur n'est plus la même femme, te dis-je ; en vingt-quatre heures elle s'est transformée.

— Je ne comprends pas.

— Tu vas comprendre : D'abord elle m'a signifié qu'elle ne voulait plus nous avoir près d'elle ; tu entends, Sosthène, elle nous chasse !

— Allons donc, c'est impossible !

— Après l'avoir vue et entendue, je ne peux même pas supposer qu'elle revienne sur sa résolution.

— Eh bien ! c'est ce que nous verrons. Heureusement le marquis est là.

Madame de Perny secoua la tête.

— Le marquis fera ce que sa femme voudra, dit-elle.

— Non, Mathilde n'osera jamais...

— Elle est capable aujourd'hui d'oser plus encore.

— Mais vous êtes sa mère, je suis son frère.

— Oui, mais elle ne nous aime pas.

— Eh, je le sais bien !

— Il y a des choses que je lui avais cachées ; comment les a-t-elle apprises ? je n'en sais rien. Elle se souvient, elle n'oubliera pas et elle ne pardonnera jamais. Va, pour qu'elle n'ait pas craint de se révolter contre moi, il faut qu'elle soit bien résolue à aller jusqu'au bout.

Je ne la connaissais pas encore ; tout à l'heure elle m'a montré ce qu'elle est. Veux-tu que je te dise la vérité ? Eh bien, elle m'a fait peur et j'ai tremblé devant elle !

— Est-ce qu'elle vous a menacé de tout révéler au marquis ? demanda Sosthène en pâlisant.

— Non, je ne crois même pas qu'elle en est la pensée ; elle sait les conséquences terribles qui en résulteraient ; mais je te le dis, Sosthène, et tu peux me croire, elle est dans un tel état de surexcitation qu'il serait dangereux seulement d'essayer de lutter contre elle.

— Ainsi, dit-il d'une voix sourde, voilà où nous en sommes après tout ce que nous avons fait ?

— Nous ne pouvions pas prévoir que le marquis reviendrait à la santé, après avoir été condamné par tous les médecins, par ton ami Ernest Gendron lui-même.

— Et c'est Gendron qui l'a guéri. Sans lui... J'ai été mal inspiré le jour où je suis allé le chercher. Avoir perdu quand nous avions un si beau jeu !

— Il y avait contre nous la fatalité.

— Ma mère, il y a donc un démon qui se mêle de nos affaires pour les bouleverser ?

— Je viens de te le dire, il y a la fatalité, Mathilde va être mère.

— Ah ! maintenant, je comprends, je comprends, murmura Sosthène atterré.

— Et contre cela nous ne pouvons rien, reprit madame de Perny. Voilà la cause du changement de Mathilde. Il y a en elle une force qu'aucune autre ne peut plus maîtriser. Il est certain qu'elle adorera son enfant ; il est facile de comprendre quels doivent être son désespoir et sa fureur en voyant près d'elle un autre enfant, un étranger, qui partagera tout avec le sien. Elle le déteste, elle le hait, cet enfant. Que fera-t-elle plus tard ? je l'ignore. En attendant, c'est nous d'abord qu'elle frappe dans sa colère.

— Vous exagerez peut-être, ma mère ; je ne puis admettre que Mathilde...

— Elle est et restera impitoyable. Ce matin elle a fait appeler tous les domestiques du château, et elle leur a fait défense de recevoir aucun ordre de moi ; il doit en être de même de toi.

— En effet, répondit Sosthène, et je m'explique maintenant la singulière réponse que le cocher m'a faite ce matin.

— C'est nous faire comprendre que nous n'avons plus qu'à partir d'ici.

— Que faire, alors que faire ?

— Nous soumettre.

— Quoi ! sans rien tenter du côté du marquis ?

— Ce serait entreprendre une lutte impossible. Ce n'est pas seulement Mathilde ; c'est tout qui est contre nous. Ta sœur tient notre sort dans ses mains. Aujourd'hui les rôles sont changés ; c'est elle qui nous domine et nous sommes ses esclaves. Si nous essayons de résister, elle n'a qu'un mot à dire et elle nous brise.

— Elle ne dira pas ce mot.

— Sosthène, je n'en sais rien.

— Oh ! la misère, après un si beau rêve ! murmura-t-il d'une voix creuse.

— Il n'y a qu'une chose, une seule, qui pourrait nous sauver.

— Ah ! Laquelle ?

— La mort de l'enfant.

Sosthène tressaillait.

— Mais il n'a pas envie de mourir, le petit malheureux.

— Ma mère, on ne sait pas, répliqua Sosthène d'une voix étranglée, le mal est si vite arrivé.

Des lueurs sombres passèrent dans son regard.

Madame de Perny ne comprit pas ou feignit de ne pas avoir compris la pensée de son fils.

— Nous n'avons pas cela à espérer, reprit-elle ; cet enfant se porte comme un charme, et ce n'est jamais ceux-là qui ne devraient pas vivre, que la mort emporte.

Sosthène ne répondit pas. Absorbé dans sa pensée le misérable cherchait déjà le moyen de commettre un nouveau crime.

Après un assez long silence, madame de Perny reprit :

— J'espère encore que M. de Coulange ne te retirera pas sa confiance et que, comme par le passé, tu resteras chargé de ses affaires.

— Comme cela, je ne perdrais pas tout, ma mère. C'est égal, ce ne sera plus la même chose.

— Tu vois ce que tu as à faire ; si c'est nécessaire, je t'aiderai.

— Alors, vous êtes décidé à partir ?

— Il le faut bien, si nous ne voulons pas attendre qu'on nous chasse réellement. Dans deux ou trois jours tu te rendras à Paris pour louer un appartement. Ensuite tu feras enlever de l'hôtel de Coulange ce qui nous appartient.

— Il me semble, ma mère, que vous vous pressez un peu trop.

— Sosthène, après ce qui s'est passé ce matin entre Mathilde et moi, nous ne pouvons plus habiter sous le même toit.

— C'est donc une rupture complète ?

— Oui, complète.

— C'est bien, dit-il, je verrai ma sœur.

— Je ne m'y oppose pas, répliqua madame de Perny, mais tu feras aussi bien de ne lui rien dire.

— J'ai mon idée, répondit Sosthène.

Et il quitta sa mère.

Il voulait avoir immédiatement une entrevue avec madame de Coulange. Mais on lui répondit que la marquise était sortie en disant qu'elle allait au village.

C'était la vérité. La jeune femme s'était rendue à l'église, où elle voulait prier et s'affermir dans ses résolutions.

Sosthène descendit au jardin. Il y trouva le marquis jouant avec l'enfant.

Le docteur Gendron herborisait dans le parc.

M. de Coulange accueillit son beau-frère aussi affectueusement qu'à l'ordinaire.

— Il ne sait rien encore de ce qui se passe, se dit Sosthène.

— J'ai appris tout à l'heure que madame de Perny s'était trouvée indisposée.

— Oui, une légère indisposition, presque rien.

— On m'a, d'ailleurs, aussitôt rassuré. Toutefois, je voulais me